

« L'Évangile' de la santé parfaite »

par Gordon
D. FEE,

professeur émérite
de Nouveau Testament
à Regent College
(Vancouver)¹

Le deuxième volet de « l'Évangile' de la prospérité et de la santé », qui affirme que Dieu veut notre santé parfaite, diffère du culte de la prospérité de plusieurs manières significatives. D'abord, la guérison physique et mentale de la vie humaine *fait partie* de l'activité rédemptrice de Dieu. Contrairement au culte de la prospérité, « l'Évangile' de la santé parfaite » est une distorsion de quelque chose qui est en fait biblique, puisque le Nouveau Testament se tient catégoriquement du côté de la guérison : elle fait partie du ministère de Jésus et des apôtres ; les dons de guérison font partie des dons de l'Esprit à l'Eglise ; et un texte au moins (Jc 5,14-15) encourage spécifiquement les croyants à prier pour les malades avec la promesse d'une prière exaucée.

De plus, alors que les possessions matérielles sont sans importance pour le peuple de Dieu (les croyants les donnent librement s'ils en ont, mais ne les recherchent pas), tel n'est pas le cas du corps humain. Une des raisons, au moins, pour laquelle les chrétiens prient pour la guérison des malades est leur conviction que le corps, bien qu'encore sujet à la destruction et à la mort dans l'âge présent, appartient malgré tout au Seigneur et qu'il est destiné à la résurrection (1 Co 6,13-14). Un corps guéri – ou sain – grâce à l'activité bienveillante de Dieu en notre faveur est un signe que le futur est déjà à l'œuvre dans l'âge présent.

¹ Cet article est la traduction d'un chapitre de *The Disease of the Health and Wealth Gospels*, Regent College Publishing, 1985, ISBN 1-57383-066-6. Il a été traduit par Marc Hausmann, Jean-René Moret et Gérard Pella avec la permission de l'auteur.

S'il est vrai que l'Écriture et la théologie nous encouragent toutes deux à prier avec foi pour la guérison des malades, par la grâce de Dieu, où est donc le problème ? Qu'est-ce qui est « malade » dans « l'évangile' de la santé parfaite » pour les chrétiens ? Fondamentalement, le problème se trouve dans certaines distorsions bibliques et théologiques qui prétendent : (1) que Dieu veut la santé parfaite et la guérison complète de chaque croyant, et (2) que Dieu s'est lui-même astreint à guérir toute maladie pour ceux qui ont la foi (à moins que la maladie ne soit liée au fait de briser les lois divines de la « santé »). La foi peut *réclamer* une telle guérison à Dieu. Insister sur ce point fait partie intégrante de cette théologie de la santé parfaite. L'échec en matière de guérison n'est jamais imputé à Dieu mais à un manque de foi. Revendiquer la guérison signifie très souvent confesser qu'elle a eu lieu, même si les symptômes persistent, de sorte qu'il arrive de rencontrer un aveugle ou un malade qui proclame avoir été guéri, alors même que l'aveugle tâtonne encore dans le noir et que les douleurs criblent toujours le malade.

J'hésite à combattre cette distorsion parce que je crois à la guérison miraculeuse. J'ai peur de ressembler à ceux qui y sont tout à fait opposés, ce qui n'est pas du tout le cas ! Je crois fermement que les dons de guérison sont donnés à l'Église. Mais je crois aussi que cet excès de zèle qui tente de donner la gloire à Dieu est en fait une distorsion de la vérité. Elle a créé un grand nombre de croyants névrosés (parce qu'ils ne semblent jamais capables de posséder « assez de foi ») et a privé l'Église dans son ensemble d'une ouverture au don de guérison. Par conséquent, et bien que ma sympathie aille, ici, aux évangélistes, je dois protester contre la mauvaise interprétation biblique et la mauvaise théologie de ce mouvement.

Comme bon nombre de telles demi-vérités, « l'évangile' de la santé parfaite » cherche à se fonder entièrement sur l'Écriture (et c'est louable). Pourtant, l'utilisation de l'Écriture par les propagateurs de cet « évangile » est défectueuse. On peut y déceler trois anomalies : (1) l'interprétation des textes clés est pauvre et parfois même platement fautive, (2) l'utilisation des textes est sélective, et (3) ces évangélistes sont incapables de voir l'ensemble du tableau biblique et de comprendre le cadre théologique fondamental des auteurs du Nouveau Testament en particulier. Ainsi, ils tendent à répéter l'erreur des Corinthiens et sont incapables d'entendre les réponses de Paul en 1 et 2 Corinthiens alors que ces prédicateurs sont les descendants involontaires des faux apôtres de 2 Corinthiens 10–13. Reprenons ces trois critiques plus en détail :

1. Le but de toute interprétation biblique est le « sens premier » du texte, c'est-à-dire le sens *originel*, le sens que l'auteur avait *manifestement* prévu et que ses lecteurs devaient avoir *manifestement* compris. Bien que la Bible soit, certes, un livre de toutes saisons qui, du passé, parle directement dans notre situation présente, elle le fait parce qu'elle leur a *d'abord* parlé dans leur situation. Par conséquent, le premier travail d'interprétation n'est pas de découvrir ce qu'elle nous dit, mais de découvrir ce qu'elle leur a dit à l'origine. La Parole de Dieu qui nous est adressée n'est pas une parole nouvelle, jamais découverte auparavant ; il doit plutôt s'agir de la même parole que Dieu a dite par le passé. Et c'est la seule parole légitime qui doit être entendue dans l'Écriture.

Nous devons insister sur ce point parce que l'erreur biblique fondamentale des évangélistes de la « santé parfaite » est l'interprétation de leurs textes de base. Ils ne pratiquent pas une exégèse adéquate, qui consiste à déterminer le sens d'un texte dans son contexte originel.

Les arguments qui défendent que la seule volonté de Dieu pour les croyants est leur santé parfaite sont fondés sur trois séries de textes : A) l'affirmation de Paul que « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi » (Ga 3,14) associée à Dt 28,21-22 qui lie la maladie, comme malédiction, à la désobéissance de la loi. A partir de ces textes, il est soutenu que la maladie est une partie de la « malédiction de la loi » dont Christ nous a rachetés. B) Esaïe 53 et la citation de 53,4 par Matthieu et de 53,5 en 1 Pierre 2,24. Il est affirmé, à partir de ces textes, et du changement de temps au passé chez Pierre tout particulièrement, que la guérison est accordée à la croix au même titre que le pardon. C) Toute une série de textes qui nous rappellent que Dieu honore la foi ; par exemple Mt 9,29 ; Mc 11,23.24 ; Jn 14,12 ; He 11,6 ; Jc 1,6-8.

Faute de place, une investigation en profondeur de tous ces textes n'est pas possible. Quelques suggestions sont pourtant de mise.

- a) La première série de textes peut être mise de côté très vite. C'est l'exemple typique d'une interprétation totalement erronée en termes de « concordance ». Il s'agit de trouver des mots clés en français dans plusieurs textes pour essayer, ensuite, de les renvoyer tous au même objet. Que Paul se réfère aux malédictions de Deutéronome 28 lorsqu'il parle de la « malédiction de la loi » n'est même pas pensable. La « rédemption » dont il parle aux Galates a trait à une seule

chose : comment est-on déclaré juste devant Dieu ? Par la foi (c'est-à-dire dans la confiance que Dieu accueille et pardonne les pécheurs par grâce) ou par les œuvres de la loi (soit une acceptation liée à l'obéissance aux règles établies) ? L'interprétation de nos évangélistes est totalement étrangère à la pensée de Paul dans l'Épître aux Galates.

- b) Affirmer que la Bible enseigne que la guérison est obtenue à la croix est aussi discutable. C'était la position historique du pentecôtisme. Cependant, d'après la « prise de position » du Presbytère général des Assemblées de Dieu sur la guérison divine (qui date du 20 août 1974), il est tout à fait clair que la position pentecôtiste historique ne regarde pas la guérison et le salut à la croix du même œil. La croix « pourvoit » à la guérison parce qu'elle « libère des [...] conséquences du péché ». Cependant, puisque « nous n'avons pas encore reçu la rédemption de nos corps », la souffrance et la mort sont toujours notre lot jusqu'à la résurrection.

Il semble donc qu'il n'est possible de conclure en faveur de la guérison physique à la croix que de manière détournée. Alors que des dizaines de textes nous disent sans détour que notre péché a été vaincu par la mort et la résurrection du Christ, aucun texte ne dit explicitement la même chose au sujet de la guérison, pas même Esaïe 53 et ses citations néotestamentaires.

L'usage d'Es 53,4 par Matthieu ne fait même pas référence à la croix. Matthieu voit plutôt qu'Esaïe 53 s'accomplit dans le *ministère terrestre* de Jésus. C'est certain d'après le contexte et le choix des verbes grec de Matthieu dans sa propre traduction unique de l'hébreu (*elaben* = il a pris ; *ebastasen* = il a ôté).

D'autre part, la citation d'Es 53,5 en 1 Pierre 2 ne fait pas référence à la guérison physique. Son usage est ici métaphorique, purement et simplement. Dans un contexte où les esclaves sont invités à se soumettre à leurs mauvais maîtres – même s'il s'agit de souffrir – Pierre en appelle à l'exemple de Christ, que les esclaves chrétiens doivent suivre. Cette référence au Christ, qui démarre au v. 21, est pleine d'allusions et de citations liées à Esaïe 53 qui toutes se réfèrent aux souffrances injustes du Christ ; elles sont la source de notre rachat de l'esclavage du péché. Ainsi, Pierre dit : « Il a porté nos péchés (Es 53,12, cf. 53,4 dans la Septante, la traduction préchrétienne de l'Ancien

Testament en grec)... afin que, morts au péché, nous vivions pour la justice ». Et de poursuivre : « Par ses meurtrissures vous avez été guéris (53,5), car vous étiez comme des brebis égarées » (53,6). L'allusion aux versets 5 et 6, joints par « car », la référence aux « brebis égarées » et, en plus, le changement de temps au passé rendent le tout extrêmement clair : la « guérison » est ici la métaphore d'un retour à la santé suite à la maladie du péché. Des images telles que « meurtrissure », « blessure » ou « maladie » et la « guérison » de telles « maladies » sont fréquentes dans tout l'Ancien Testament (voir, par exemple, 2 Ch 7,14 ; Ps 6,2 ; Es 1,5-6 ; Jr 30,12-13 ; 51,8-9 ; Na 3,19). Pour Pierre, l'emploi de la métaphore semble naturel. De plus, les citations de l'Ancien Testament chez Pierre suivent de près la Septante, même lorsque cette traduction diffère de l'hébreu ; et l'usage de la métaphore en Es 53,4 est *déjà* respecté dans la traduction de la Septante (« Il s'est chargé lui-même de nos péchés », plutôt que « de nos maladies »).

Mon point de vue est le suivant : pour Matthieu, Esaïe 53 fait référence à la *guérison physique* dans le cadre du ministère terrestre du Messie, et non de la rédemption. Pour Pierre, par contre, la « guérison » dont parle Esaïe 53 est une métaphore qui se réfère à la guérison de la maladie de notre *péché*. Ainsi, *aucun* texte du Nouveau Testament ne considère la « guérison » d'Esaïe 53 comme une référence à la *guérison physique* par le sacrifice de la croix. Mais quelle était l'intention d'Esaïe lui-même ? Il renvoie premièrement à la métaphore, de façon quasi certaine, tout comme l'ont fait la Septante, le Targum et Pierre lui-même. Israël était malade ; elle était gravement blessée par ses péchés (Es 1,6-7). Pourtant, Dieu veut rétablir son peuple. Un jour viendra où il souffrira lui-même pour le délivrer. Dans de grandes cadences de poésie hébraïque (voyez les parallélismes synonymiques), Esaïe dit de lui : « Le *châtiment* qui nous donne la paix est tombé sur lui, et par ses *meurtrissures* nous sommes *guéris* ». Dans le contexte d'Esaïe, il est avant tout question de guérison des blessures et de la maladie du péché. Pourtant, puisque la maladie était reconnue comme une conséquence de la chute, une telle métaphore pouvait aussi revêtir un sens littéral. C'est ce que Matthieu a saisi.

La Bible, par conséquent, n'enseigne pas de manière explicite que la guérison est accordée à la croix. Pourtant, le Nouveau Testament considère la croix comme le centre de l'activité rédemptrice de Dieu. En ce sens (et dans le sens où la maladie

est ultimement le produit de la chute) l'on pourrait peut-être défendre que la guérison trouve son lieu décisif à la croix.

- c) Les passages sur la « foi » sont en fait cruciaux pour tous ceux qui croient à la guérison par la foi. De nombreux chrétiens ont utilisé les deux séries de textes précédentes comme fondement biblique de la guérison. Mais l'argument pour la santé parfaite, ou la santé à la demande, repose sur la combinaison de deux affirmations (excessives !) :
- la guérison nous est acquise par la rédemption (c'est la base de la demande : Dieu y a pourvu, par conséquent, il doit guérir lorsqu'on le lui demande)
 - et nous pouvons/devons y croire (puisque la guérison est pleinement accordée par Dieu, elle est assurée si l'on manifeste une foi correcte). C'est là qu'interviennent tous les textes sur la foi, car « élever le niveau de foi des gens » est d'une grande importance dans ce mouvement.

Tous ces textes ne peuvent être étudiés ici. Mais quelques remarques sont d'usage. Premièrement, en ce qui concerne les miracles, tous les textes fréquemment cités par ces évangélistes ne font pas référence à la foi en Dieu. Néanmoins, plusieurs le font clairement (par exemple Mc 11,22-24 ; Jc 5,14-15), et qu'ils soient rétablis dans la vie de l'Eglise n'est pas une si mauvaise chose. En fait, ces textes sur la foi ont régulièrement été une source d'embarras pour l'Eglise. Ils sont tous clairement dans la Bible mais il est rare de les voir « à l'œuvre » – si ce n'est en d'exceptionnelles circonstances. Il faut admettre, avec regret, que le christianisme évangélique dans son ensemble n'attend pas grand-chose de Dieu. On le crédite de tout ce qui est ordinaire dans nos vies – comme il convient de le faire – mais le niveau d'attente de la plupart des chrétiens, lorsqu'il est question de miracle, est quelque part entre zéro et moins cinq. En fait, tous ces textes ont été détournés par une théologie propre au dispensationalisme et à certains secteurs de la tradition réformée qui ont confiné le miraculeux à l'ère apostolique. Bien que les évangéliques prient souvent : « Si c'est ta volonté, guéris s'il-te-plaît tel ou tel », ils tomberaient probablement raides morts si Dieu répondait vraiment à leur prière ! Le Dieu de l'évangélisme moyen est vraiment le Dieu de l'ordinaire.

Mais par ailleurs, il y a une manière d'interpréter ces textes qui peut tourner la volonté divine en dérision. « Dieu promet de répondre à toutes nos demandes », voilà le cri de guerre. Heureusement,

Dieu ne nous accorde pourtant pas tout ce que nous lui demandons. Car nos demandes s'appuient sur notre connaissance limitée et sont bien trop souvent teintées de notre propre intérêt. Nous ne pouvons que louer Dieu de ce qu'il ne répond pas à chaque prière « de la foi ». Quinze années ont été accordées à Ezéchias en réponse à sa prière, mais ce sont ces années-là qui virent la naissance de Manassé !

Par conséquent, lorsqu'il est question de ces textes, l'enjeu réel n'est pas de savoir « comment les faire travailler en notre faveur » mais comment les comprendre à la lumière de la révélation biblique pleine et entière. Comment se rapportent-ils à la réalité de la souveraineté de Dieu et à son plan d'ensemble pour l'humanité ? La question cruciale, dans le cadre de cet article, est de savoir si Dieu veut spécifiquement que tous les chrétiens aient une parfaite santé. S'il s'agissait vraiment de la volonté de Dieu, toute guérison miraculeuse qui ne se produit pas signifierait bel et bien que notre foi n'a pas été à la hauteur. Mais si ce n'est pas le cas, sachant qu'aucun texte ne soutient cette thèse de la santé parfaite pour tous les chrétiens, notre foi peut non seulement croire spécifiquement à la guérison, elle saura aussi faire confiance à Dieu lorsque les effets de la chute se font encore sentir parmi nous.

2. Une deuxième chose fait problème dans « l'«évangile» de la parfaite santé » : sa sélectivité herméneutique. Ses partisans ne choisissent que les textes qui correspondent à leur schéma de pensée et ils se livrent à toute une gymnastique herméneutique pour expliquer voire évacuer les textes qui les embarrassent.

On peut déplorer également qu'ils se servent de la sagesse populaire comme si elle était biblique. On dira par exemple qu'un enfant de Dieu *devrait* jouir d'une santé parfaite parce qu'il ou elle est un enfant de Dieu. S'il ne fait pas l'expérience de la guérison, c'est qu'il manque de confiance en Dieu. Cela équivaut à refuser tout simplement de prendre au sérieux la Bible, la chute ou la grâce commune. D'après leur point de vue, Christ nous a rachetés de la malédiction ; ces évangélistes ne font donc pas droit à la perspective biblique qui montre que la chute touche toute la création.

La Bible est beaucoup plus réaliste ! Mais elle offre en même temps une authentique espérance. Elle nous révèle que Dieu a une puissance et des ressources sans limites. Il manifeste régulièrement sa force en faveur de son peuple. Cependant, son peuple vit son existence rachetée dans un monde déchu, où la création tout entière, y compris le corps humain, gît dans « l'esclavage de la corruption »

(Rm 8,21). Il en sera ainsi jusqu'à ce que nous recevions « la délivrance pour notre corps » (8,23).

La Bible raconte par exemple de nombreux miracles d'Elisée, y compris des guérisons. Elle mentionne cependant prosaïquement, sans aucun jugement de valeur, qu'il « tomba malade de la maladie dont il devait mourir » (2 R 13,14). La Bible rapporte de la même manière le martyre de Jacques et la délivrance de Pierre (Ac 12), alors même que la délivrance de Pierre n'était certainement pas le résultat direct de sa grande foi ni de celle de l'Eglise (voir les vv. 11-15 !).

C'est surtout l'apôtre Paul qui pose problème à « l'évangile' de la parfaite santé ». Son ministère était bel et bien accompagné de « signes miraculeux, prodiges et actes de puissance » (2 Co 12,12 ; Rm 15,19). Pourtant ni lui ni ses associés n'ont expérimenté en permanence une santé parfaite. Mais *jamais* leur maladie n'est attribuée à un manque de foi, ni leur rétablissement à une grande foi. Epaphrodite est tombé malade et il a été tout près de la mort... « mais Dieu a eu pitié de lui » (Ph 2,27) ; Trophime, lui, est laissé malade à Milet (2 Tm 4,20). Pour soulager ses fréquents problèmes gastriques, Paul ne dit pas à Timothée de prier ou d'exercer sa foi pour être guéri. Il lui conseille, de manière très prosaïque, de prendre un peu de vin à cause de son estomac (1 Tm 5,23). Comment se fait-il que ces évangélistes ne prennent pas en compte ce passage de l'Ecriture comme une partie de leur ministère de guérison ?

Certaines personnes estiment que, dans tous les cas mentionnés ci-dessus, et spécialement le dernier, Paul a fait preuve d'un manque de foi. Mais nous résistons vigoureusement à cette allégation parce qu'elle revient à juger le Saint-Esprit lui-même. Si nous croyons que toute l'Ecriture est inspirée par le Saint-Esprit, il a donc inspiré « du vin pour ton estomac » dans le cas de Timothée, tout comme il a inspiré l'imposition des mains et l'onction d'huile de Jacques 5,14-15.

Les maladies physiques et les souffrances de Paul lui-même sont encore plus troublantes pour « l'évangile' de la parfaite santé ». Son propre corps était faible ou malade (2 Co 10,10). Il va jusqu'à dire qu'il porte toujours dans son corps la mort de Jésus (2 Co 4,10) et le contexte montre qu'il faisait allusion à ses faiblesses physiques. Il gémissait et désirait ardemment remplacer sa tente terrestre par la demeure céleste (2 Co 5,1-4). C'est à la suite d'une infirmité qu'il a annoncé l'Evangile aux Galates (Ga 4,12-15) ; il s'agissait très probablement d'une maladie des yeux. Que ce soit là son « écharde dans la chair » ou non (2 Co 12,7), il est quasiment certain que le problème

pour lequel il a cherché une délivrance était d'ordre physique. Certains ont suggéré que la « chair » dont il est question ici est la nature pécheresse de Paul et qu'une certaine personne – messager de Satan – attaquait ses tendances pécheresses. Une interprétation pareille est désastreuse non seulement pour le texte et son contexte mais pour toute la théologie de Paul concernant la vie dans l'Esprit (Ga 5 ; Rm 8).

Pour « contourner » ces textes, la tactique la plus courante a consisté à distinguer radicalement entre souffrance et maladie. La souffrance serait quelque chose d'extérieur à nous, qui nous arrive parce que nous suivons le Christ. On nous dit que c'est de cela que Paul a souffert. Et nous pouvons nous attendre à l'expérimenter nous aussi. La maladie, par contre, serait une conséquence de la chute et de la malédiction, qui ont été maintenant vaincues en Christ.

Mais cette distinction ne peut pas être validée par les textes bibliques. Cela ne signifie pas que les auteurs bibliques étaient incapables de faire cette distinction mais ils ne la faisaient tout simplement pas ! La preuve la plus claire de ce que j'avance se trouve dans le fait que, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, le mot le plus commun pour désigner la maladie est le mot *faiblesse*. Il faut fréquemment recourir au contexte pour déterminer de quelle faiblesse il s'agit². On comprend aisément pourquoi la Bible procède ainsi : toute forme de mal est considérée comme résultat de la chute, pas seulement la maladie. Et Dieu peut délivrer de toute forme de mal, pas seulement de la maladie. Et il le fait... mais pas toujours ! De même que Satan était responsable de « l'écharde dans la chair » de Paul, c'est aussi Satan qui a empêché Paul de revenir en Thessalonique (1 Th 2,18). Il n'y a cependant pas le moindre indice que Paul ou Dieu aient « failli » dans ces deux situations. La maladie n'est donc pas l'unique conséquence de la chute, pour laquelle il y aurait une délivrance à notre disposition sur demande ; la maladie est simplement une partie de toutes les conséquences de la chute. La guérison nous est promise mais il y a aussi une place, dans la réalité actuelle, pour « un peu de vin » pour soulager nos « fréquentes faiblesses » (1 Tm 5,23).

3. Le troisième point faible de l'interprétation de la Bible par ce mouvement est très lié à ce qui vient d'être dit. Il ne parvient pas à avoir, ou à construire, une théologie biblique appropriée.

² Voir par exemple 2 R 1,2-3 : la traduction synodale parle de « maladie » ; la TOB, la Bible en français courant et la Nouvelle Bible Segond parlent de « blessure ».

Le cadre essentiel de la théologie du Nouveau Testament est eschatologique, c'est-à-dire en lien avec la venue de la Fin. A l'époque de Jésus, l'espoir des Juifs pour le salut était devenu entièrement eschatologique. L'âge présent était vu comme dominé par Satan, et donc entièrement mauvais. Des hommes mauvais dirigeaient, et ils opprimaient les justes. Les Juifs en étaient donc venus à renoncer à tout salut au sein de l'histoire. Ils attendaient de Dieu qu'il leur fasse justice en mettant fin à l'âge présent. Il le ferait au travers de son Messie, qui jugerait le mal et introduirait l'Age Nouveau, le Royaume de Dieu.

C'est dans le cadre de ce type d'espérance que Jésus est venu. Il a annoncé le Royaume comme présent dans son propre ministère et l'a démontré en soignant les malades, chassant les démons, et en acceptant largement les exclus. L'attente eschatologique atteignait son comble. Mais au lieu d'introduire le glorieux Age Nouveau qu'ils attendaient, Jésus a été crucifié, et le rideau tomba.

Mais non ! Il y eut une suite glorieuse. Il a été relevé d'entre les morts. « Sûrement, c'est maintenant le temps du Royaume », pensaient ses disciples. Mais, au lieu de cela, il est retourné auprès du Père et a envoyé l'Esprit saint promis. C'est précisément là qu'interviennent les problèmes, pour l'Eglise primitive comme pour nous. Jésus a annoncé le Royaume à venir comme étant arrivé avec sa propre venue. La venue de l'Esprit en plénitude et en puissance était aussi un signe que l'Age Nouveau était arrivé. Pourtant, la fin de l'âge présent n'avait apparemment pas encore eu lieu. Le mal et ses effets étaient encore très visibles. Comment devaient-ils concilier ces données ?

Très rapidement, à commencer par le sermon de Pierre en Actes 3, l'Eglise en est venue à se rendre compte que Jésus n'était pas venu pour introduire la fin « finale », mais le « début » de la fin. Ils en sont ainsi venus à voir qu'avec la mort et la résurrection de Jésus, et avec la venue de l'Esprit, les bénédictions et les bienfaits du futur étaient déjà venus. C'est pourquoi en un sens la fin était déjà arrivée. Mais dans un autre sens, elle n'était pas encore pleinement advenue. Ils voyaient donc le Royaume, et le Salut, comme à la fois *déjà* et *pas encore* là.

Les croyants des premiers temps se voyaient donc comme un peuple réellement eschatologique, qui vivait « entre les temps » – à savoir, entre le temps du début de la fin et celui de sa consommation. A la table du Seigneur, ils célébraient leur existence eschatologique en proclamant « la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Co

11,26). *Déjà*, ils connaissaient le pardon gratuit et entier de Dieu, mais ils n'avaient *pas encore* été rendus parfaits (Ph 3,7-14). *Déjà*, la mort était à eux (1 Co 3,22), et pourtant ils mouraient encore (Ph 3,20-22). Ils vivaient déjà dans l'Esprit, mais ils vivaient encore dans le monde où Satan pouvait attaquer. Ils avaient déjà été justifiés et ne craignaient aucune condamnation, et pourtant il devait encore y avoir un jugement futur. Ils étaient le « peuple de l'avenir » de Dieu. Ils avaient été déterminés par l'avenir, ils en connaissaient les bienfaits et vivaient à la lumière de ses valeurs. Mais ils devaient toujours vivre pratiquement ces bienfaits et ces valeurs dans le monde présent.

Le problème de Corinthe, que « l' 'évangile' de la prospérité et de la santé » répète, était que, en mettant un tel accent sur le « déjà », ils niaient pratiquement que la présence du monde continue. Ils voyaient Christ uniquement comme exalté, mais pas comme crucifié. Ils croyaient que la seule chose qui glorifiait Dieu était les signes, les miracles et la puissance. Parce que Dieu guérit, il doit guérir tout le monde. Il n'y a pas de place pour la faiblesse ou la faim ou la soif dans cette sorte d'existence eschatologique.

Cette fausse théologie se trouve au cœur même du rejet de Paul par les Corinthiens. Sa faiblesse physique le disqualifiait par rapport à leur conception de l'apostolat. Un apôtre devait être « spirituel » et éloquent, et vivre dans la gloire et une santé parfaite. Ils rejetaient Paul et sa théologie de la croix (avec une souffrance qui se maintient dans l'âge présent), parce qu'ils se voyaient eux-mêmes comme spirituels, libérés d'une telle faiblesse par la rédemption. Dans leur façon de voir, Paul ressemblait à tout, sauf à un apôtre de leur « glorieux » Jésus.

Paul tente tout ce qui est en son pouvoir pour les ramener à son évangile. En 1 Corinthiens 1,18-25, il leur rappelle que l'évangile a pour base un « Messie crucifié ». Pour les Corinthiens, cela revient à dire « de la glace frite ». Messie signifie pouvoir, gloire, miracles ; crucifixion signifie faiblesse, honte, souffrance. Ainsi, ils acceptaient volontiers les faux apôtres, qui prêchaient un « évangile différent » avec un « autre Jésus » (2 Co 11,4) et condamnaient Paul pour sa faiblesse physique (10,10).

En 1 Corinthiens, il essaie l'ironie. « Déjà vous êtes rassasiés, déjà vous êtes riches, sans nous vous avez commencé à régner », leur dit-il. Puis, par des traits absolument brillants, il les anéantit par le contraste marqué entre lui et eux, en se donnant comme exemple de ce que signifie vivre l'avenir dans l'âge présent.

En 2 Corinthiens 3-6, il essaie d'expliquer la vraie nature de l'apostolat, qui a un message glorieux, mais est proclamé par un

messenger qu'on ne saurait qualifier de glorieux. « Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que cette grande puissance soit attribuée à Dieu, et non pas à nous », explique-t-il (4,7).

Finalement, en 2 Corinthiens 10–13, il attaque frontalement leurs faux enseignants. Pour ce faire, il joue le rôle de l'imbécile, comme dans les pièces antiques. Paul est forcé de se vanter, à cause de ses adversaires, alors de quoi se vante-t-il ? Précisément de toutes les choses que les Corinthiens refusent : les faiblesses de Paul. Dans une ironie totale, il rejoint finalement les vantardises des faux apôtres, avec leurs grandes visions et leurs récits miraculeux. Cependant, en accord avec son argument, sa vision se révèle dépourvue de grande parole de révélation (12,4, il n'était même pas autorisé à en livrer le contenu !), et son récit miraculeux ne comportait pas de miracle ! Tout cela parce qu'il était un vrai disciple du Crucifié. La force de Dieu n'est *pas* rendue parfaite en ce qu'il délivrerait son Messie *de* la crucifixion, ni son apôtre *de* la souffrance physique, mais elle se voit *dans* la crucifixion *même*, et *dans* les faiblesses de l'apôtre.

Ainsi, les évangélistes de la « santé parfaite » répètent simplement l'erreur corinthienne. Ils considèrent impossible de vivre dans la tension entre le déjà et le pas encore. Parce que Dieu a déjà amené le Royaume, ils demandent tout l'avenir dans l'âge présent – résurrection finale exceptée.

Mais 1 et 2 Corinthiens s'élèvent contre leur eschatologie *sur*-réalisée. Paul a vécu une existence libre et joyeuse dans le déjà (dans le manque et l'abondance, dans la maladie et la santé), parce qu'il savait que Dieu avait assuré sa vie pour l'avenir – même si ce n'était pas encore pleinement réalisé. « La mort est à nous », dit Paul, pourtant nous mourons encore. De même pour la guérison. Elle est nôtre, pourtant nos corps ne sont pas encore rendus parfaits. Et dans l'âge présent, même certains des meilleurs serviteurs de Dieu continuent d'être perfectionnés par la souffrance, comme l'a été le Fils de Dieu lui-même (He 5,8-9).

4. Un dernier mot théologique. Les prédicateurs de la « santé parfaite » mettent l'accent sur le mauvais terme. La guérison réside ultimement en Dieu, affirment-ils. Cependant, dans la pratique concrète, elle est le résultat de la foi humaine. En effet, ils voient Dieu comme soumis à une obligation envers nous à ce sujet.

Partant de là, la guérison, à la place d'être une expression volontaire de la grâce illimitée de Dieu, est quelque chose qu'il *doit* faire, à nos ordres. Par contraste, la première phrase d'une théologie biblique

solide pourrait bien être : « Dieu *ne doit rien* faire ». Dieu est libre d'être Dieu. Il est souverain en tout et n'est simplement pas sous notre contrôle. La deuxième phrase d'une théologie biblique solide sera : « Bien que Dieu *ne doive rien* faire, par grâce il fait *toutes choses* ». Aucune guérison n'a jamais été méritée, c'est toujours une expression de la grâce de Dieu. Certains vont demander : « Si Dieu ne doit rien faire, à quoi bon prier ? Pourquoi ne pas simplement attendre qu'il agisse souverainement ? » La réponse est simple : « Parce que Dieu répond à la prière ».

Le mystère de la foi est qu'il y a une étonnante corrélation entre notre demande confiante et ce qui nous arrive. Dieu n'est pas tenu de répondre aux prières, mais il le fait. Dieu n'est pas tenu de guérir, mais il le fait par grâce. Guérir n'est donc pas une obligation divine, mais un don divin. Et précisément parce que c'est un don, nous ne pouvons pas avoir d'exigence. Mais nous pouvons nous *confier* en lui ; il saura bien faire toutes choses³ !



³ Pour approfondir cette question de guérison par la foi, voir aussi Henri Blocher, « La guérison, aperçus bibliques et dogmatiques », *Hokhma*, N° 67 (1998), pp. 45-61 et Thomas Allan Smail, « Vers une théologie de la guérison », *Hokhma*, N° 97 (2010), pp. 60-85.